FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 23 NOVEMBRE.

L'EAU QUI DORT.

II—(Suite.)

Rien ne fait plus de ravages qu'une préoccupation constante de cet acharnement que mettant certains esprits à se bien persuader que les choses qu'ils redoutent le plus sont ou seront. M. d'Auberive s'y appliquait avec un soin qui devait à la longue entraîner sa conviction. Quand par hasard il se laissait aller à cette vague espérance que Mlle Des Tournels, si active dans sa gaîté, si sûre, si prompte, si franchement, si naïve, si prompte, si franche et si résolue, pouvait être sa providence et si résolue, pouvait être sa providence, il s'arrêtait en réaction qu'il avait eue avec M. Lecerfial revenait à l'esprit, et n'en fallait pas tant pour le rejeter dans cet amer travail intérieur qui avait dû faire de toute sa vie. Un sentiment de fierté noble qui avait en source dans les meilleurs instincts venait en aide à ce parti-pris de n'ajouter point de foi aux apparences qui le portaient à abandonner à la pente vers laquelle il sentait bien que son cœur, un peu battu par cent orages, le poussait. Berthe était une riche héritière, une des plus riches du département; s'il affichait plus grandes prétentions à sa main, lui qui n'était qu'un pauvre hobereau de clocher, vivant à la diable sur les débris de son patrimoine, n'aurait-il pas toutes les allures malencontreuses d'un coureur de dots, et n'aurait-il pas indubitable que personne ne croirait à la sincérité de son entraînement? Le succès impossible, c'était tout au moins une honte qu'il fallait éviter à son nom. Il redoutait donc de réserve dans ses rapports avec la Marelle. Berthe était si jeune, si naïve, malgré son éducation, comparativement libre, surtout depuis la mort de sa mère, trop récemment pour dénuer les véritables motifs de cette conduite. Elle en non-fait sans y rien comprendre. Toujours un peu sauvage au fond, elle craignait aussi d'avoir donné par sa franchise une mauvaise opinion d'elle à M. d'Auberive, et cette pensée lui faisait monter le rouge au visage quand elle était seule. On comprend que cette mutuelle raideur cédât parfois sous l'influence de l'occasion. L'intimité qui naît du séjour à la campagne, les pri-mandes qu'on fait à pied et à cheval, les joyeux dîners qui suivent les retours de chasse, mettant de pièges où la jeunesse se prend. Il est indubitable que quand s'est imprimé le cœur s'échauffe avec l'esprit, on mesure moins son langage, on badine, et une heure délirant l'œuvre des plus sévères résolutions. Ainsi faisaient Berthe et Francinette; mais la nuit venue, et solitairement clotûré entre les murs de Grandval, comme il se rudoyait, comme il refoulait par un feu roulant d'invectives et de sarcasmes le mouvement de jeunesse qui avait une lueur d'espoir auquel il s'était abandonné! Tel un bouvier marche à pas lourds sur les petites fleurs que la rosée a fait épanouir. Le lendemain, M. d'Auberive restait enfermé dans sa maison, et jurait de ne plus s'exposer à des périls qui le trouvaient si lâche. Berthe l'attendait, et surprise de ne pas le voir, se promenait silencieusement au coucher du soleil dans les parties les plus désertes du parc.

Un soir, M. Des Tournels, qui revenait d'une coupe de bois, l'surprit assise sur un banc de mousse, les yeux fixés sur le jardin. Elle avait point entendu le pas de son cheval. Il s'arrêta devant elle, et la touchant du bout de sa cravache :—Eh! mignonne, dit-il, à quoi rêvez-vous donc? Berthe leva sur son père ses yeux profonds, et sans manifester aucune surprise :—A M. Francis d'Auberive, répondit-elle.

—Ah! diable! fit M. Des Tournels; puis, sautant à bas de son cheval, qu'il retint par la bride, il prit le bras de sa fille, qui le suivit.

—Ça, continua-t-il en marchant, est-ce par hasard?

—Non pas.... Ce n'est pas un rêve, c'est une idée.

M. Des Tournels fronça le sourcil.—J'ai vu M. d'Auberive chez moi en ami, dit-il; aurait-il oublié en le parlant?.....

Berthe l'arrêta d'un geste.—Il n'a rien oublié de ce qu'il vous doit et de ce qu'il me doit, répondit-elle fermement. ...Je ne sais, autant que j'en puis juger, que la pensée qui m'occupe m'occupe seule.

—Mais à quel propos cette pensée, et pourquoi, et comment?

—Je ne sais.—J'ai vu M. d'Auberive assez souvent. Il a quelque chose de triste dans les yeux..... Il est bon comme un enfant, on ferait comme lui tout ce que vous avez avant d'y trouver une goutte de fiel.

—Je ne peux pas me défendre de m'intéresser à lui..... Il est si seul!..... Il le voit rire, et l'il ne bouge pas..... Il doit lui point heureux..... Un temps j'ai cru qu'il m'aimait sans le savoir..... C'était après une conversation que nous avons eue il y a deux ans; je présume, au moins, il m'en pense..... Cependant, lorsqu'il s'imagine que je ne l'approuve pas, il me suit des yeux. Dans ces moments-là, le cœur me bat à m'étouffer. Il me semble que tout ce qui passe en moi se peint sur mon visage. Quand nous demeurons restés l'un près de l'autre tout un soir sans nous parler, j'ai la respiration oppressée..... Si, au moment de partir, il arrêtait les yeux sur moi, j'y lirait mille choses qui font qu'à la nuit mes joues se couvrent de larmes..... Vous avez voulu savoir mon secret, le voilà.

M. Des Tournels écoutait Berthe attentivement.—Il ne t'a jamais ouvert son cœur, jamais écrit?

—S'il m'avait écrit, je vous aurais apporté sa lettre.

—Bien vrai? reprit le maître de forges.

—Ah! mon père! regardez moi, dit Berthe.

M. Des Tournels l'embrassa.—Tu as raison; mais ne m'en veuille pas; ton bonheur est si peu, et j'ai me touche plus que le mien. J'ai donc besoin de tout savoir. M. d'Auberive paraît-il se douter de ce trouble que tu ressens?

—Je ne sais.....Depuis quelque temps même, on dirait qu'il évite les occasions de se trouver avec moi.

—Sa manière d'agir est celle d'un galant homme. Je ne le cacherai point cependant que M. d'Auberive n'est pas le mari que j'avais choisi. J'avais d'autres idées..... Mais puisque tu y pensais..... on verra.

Berthe jeta ses bras autour du cou de son père, et à plusieurs reprises l'embrassa.—Vous êtes bon! dit-elle.

—Eh!.. eh! reprit M. Des Tournels, c'est du métier!

—Sérieux? fit-elle en le regardant, vous me connaissez, et vous le demandez!

Sa confession faite, Berthe fut soulagée du grand poids qui la tenait depuis qu'elle pouvait penser à M. d'Auberive en toute liberté et sans remords de conscience. Son père lui avait fait promettre de ne rien changer à leurs relations, surtout de ne point paraître soupçonner à leur vœu qu'il avait été question de lui entre elle et M. Des Tournels. Il lui avait assez sa fille, disait-il, pour ne point user de cela de la fortune, pour attendre ses projets, si rien n'obstacle grave ne s'opposait à ce qu'il élevât Francis à la dignité de gendre. Il demandait seulement un peu de temps et le droit de l'éprouver. Berthe le voulait pas davantage. Rassurée par cette langue et persuadée que son père ne découvrirait pas autre chose que ce qu'elle avait, elle se voyait déjà la chatelaine de Grandval et partageant entre son père et son mari. Elle s'étonnait seulement que Francis ne fît pas plus prompt à deviner quelque chose d'important en passant, et le trouvait même maladroit dans sa tranquillité, et se proposait de l'en faire reprendre quand son père aurait dit oui. En attendant que M. d'Auberive ouvrît les yeux, elle lui recommençait souvent son père sur la nature des renseignements qu'il avait pris. Le père ne s'exprimait pas nettement; mais un mouvement de tête, un mot jeté en passant, faisait entendre que rien n'était compromis. Il paraissait même s'habituer à cette idée.—Huit ou dix jours en passant son bras sous celui de sa fille, on n'était un peu longtemps jeune, on a croqué le vert et le sec, on a vécu comme la vieille cigale de la fable; mais au fond on n'a pas l'âme si noire que la réputation..... On verra, et si l'on m'accuse, au moins nous aurons à causer..... Mais ce matin là n'est pas encore venu.

Pendant ces jours d'espérance, Berthe parlait encore moins à Louise; elle se cachait dans les coins sombres et passait de longues heures dans ces muettes contemplations qui ne permettent personne. Une sorte de langueur s'était répandue sur ses traits et en adoucissait l'expression. M. d'Auberive, retenu à Grandval par une force contre laquelle il ne voulait ne pouvait rien, dînait une fois ou deux par semaine à la Marelle et tuait des perdreaux, en prenant chaque jour la résolution de partir pour Paris. A ce moment de sa vie, il secrétionnait, il cherchait au moyen d'utiliser ce qu'il avait de facultés, et il avait écrit dans ce sens directeur de cette entreprise de charbonnage où était engagé tout ce qu'il avait de fonds liquides.—Elle verra du moins que je tiens parole, se disait-il.

M. Des Tournels, de son côté, n'avait pas reçu les confidences de sa fille sans un grand trouble et un véritable changement. Jamais dans ses projets d'établissement, il n'avait songé à un mari du caractère de Francis; il voulait au contraire un homme qui eût les habitudes d'une vie bourgeoise, une profession, et quelque chose de vaste dans l'existence et les goûts. Ce qu'il savait de sa fille et de ses dispositions d'esprit ne lui permettait pas de laisser voir qu'il saltère la contrariété qu'il éprouvait. Il fut de bonne foi quand il lui promit d'étudier M. d'Auberive, et de ne point s'opposer à leur union si rien ne lui en démontrait l'impossibilité; mais dans son fort intérieur le maître de forges espérait bien qu'une découverte imprévue dessillerait les yeux de Berthe, et l'autorisât à intervenir avec toute l'autorité d'un père. Rompre nettement et brusquement, de prime-saut, était impraticable avec une fille du caractère de l'Ex-qui-dort. M. Des Tournels s'accommoda donc de l'apprentissement que son expérience et sa tendresse pour Berthe lui suggéraient; toutefois les premiers renseignements authentiques qu'il obtinrent modifièrent son opinion. Rien que son désir ne fût pas de ce côté là, il se résigna petit à petit à considérer M. d'Auberive comme un gendre qu'il accepterait de la main du hasard.

Un soir, M. Des Tournels toucha du doigt l'épaule de Berthe.—Je verrai bientôt si notre voisin est homme à changer de route, dit-il; j'aurai en temps-et-lieu de quoi le offrir un emploi..... S'il accepte, s'il travaille rudement, comme je faisais quand j'avais son âge, il montrera qu'il est mûr pour les choses sérieuses; soit tranquille et dors en paix. S'il refuse, c'est que l'habitude est la plus forte..... Bonsoir chère!

Berthe eut un instant la pensée d'écrire; mais un sentiment de fierté la retint: elle avait parlé, elle avait sa promesse. Elle rejeta la plume qu'elle avait déjà prise et se sauva dans le parc. La conviction où elle était que dans peu de jours sa destinée serait fixée fut chassé des battements de cœur qui l'étouffaient. Elle n'avait rien dit à sa mère, et ne sentait rien de la crainte, non par méfiance, mais par un besoin de concentration farouche qui la dominait; toute remplie d'un trouble qu'elle ne pouvait alléger par la confidence, elle tombe au pied d'un arbre où elle resta en prière jusqu'à la nuit.

Sur ces entrefaites, il y eut dans un village voisin une fête où tous les propriétaires du canton avaient coutume de se rendre. La famille Des Tournels y rencontra M. d'Auberive. Un grand nombre de boutiques y étaient dressées sur le champ de foire, au milieu duquel on avait dressé des jeux d'adresse et de hasard. Les jeunes filles et les enfants des pays tournaient tout à tour. Un orchestre de musiciens ambulants faisait rage dans un coin de la place où l'on dansait. Francis se promenait de boutique en boutique avec Louise et Berthe; M. Des Tournels causait à l'écart avec M. Lecerf.—Cet entretien que rien n'arrêtait, ni les allantiens qui passaient de la foule, donnait fort à penser à M. d'Auberive.—La conversation d'un notaire, pensait-il, est toujours suivie d'un contrat.—Cependant l'aînée avait témoigné le désir de jouer, on mit à la loterie d'un marchand dont la baraque était encombrée d'objets divers, devant lesquels un peuple de villageoises endimanchées se groupait dans l'attitude de l'admiration. On perdait et on gagnait un million des éclats de rire. Louise et Berthe distribuaient autour d'elles les lots qui leur étaient échus après chaque tour de roue. Un des numéros amenés par Francis le rendit maître d'un beau ruban de soie bleue.—M. Des Tournels, criait-il tout à coup, me permettez-vous de faire un présent magnifique à Mlle Berthe?

—Faites, répondit M. Des Tournels, qui causait toujours avec l'impénétrable M. Lecerf. Berthe accepta le ruban, sur lequel trois grandes Bourguignonnes jetaient des regards de convoitise. La vieille du champ de foire achevée, on reprit tranquillement le chemin de la Marelle, où l'on devait dîner. Une boîte de pralines que Berthe avait une en partage au dernier soup vint s'ouvrir, et deux ou trois bonbons tombèrent sur l'herbe.

—Le couvercle est rompu, il faut l'attacher, dit Francis.

Mlle Des Tournels prit le ruban de soie bleue et le noua autour de la boîte.—Voyez! c'est un lien, dit-elle à M. d'Auberive en le regardant.

A continuer. AMÉDÉE ACHARD.

AMUSEMENTS.

Théâtre d'Orléans.

Jeudi 24 novembre, 4
LA FILLE DU REGIMENT,
Opéra comique en 3 actes, de Donizetti,
Chanté par MM. Sotto, Bonetti, Dulaux, Mme Dalmont-Meuniker et Mme Le Roy.
IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE.
Proverbe en 1 acte, d'Alfred de Musset.
UNE FEMME QUI SE JETTE PAR LA FENÊTRE.
Vaudeville en 1 acte, par MM. Bayard et Dumanoir
Le bureau de location est ouvert de 3 heures du matin à 4 heures de soir.
☞—Les portes s'ouvriront à 6½.—Le spectacle commencera à 7 heures.

Théâtre St-Charles.

M. DE BAR..... Directeur.
☞—Le Théâtre a été mis à neuf et tous les décors sont nouveaux.
Mercredi soir, 23 novembre.
Troisième représentation de Mlle Joey Gougenheim—CAN-BILLON, le spectacle commencera par la comédie intitulée JEALOUS WIFE.

Théâtre des Varietes.

Mercredi soir, 23 novembre.
THE SCHOOL FOR SCANDAL, comédie—PAS DES FLEURS dansé par Miles Gale et Jackson.
Prix d'entrée—Loge, de 2½ à $3. Premières, secondes et parquet, 75 cents. Jugé de troisième 50 cents. Galeries pour les blancs, 25 cents; Galeries pour les personnes de couleur, 25 cents.
☞—Le spectacle commencera à 7 heures.

Musée et Amphithéâtre
DE SPALDING & ROGERS.

A côté de l'Amphithéâtre, rue St-Charles.
E. P. GILLIS..... Directeur.
MM. Spalding & Rogers ont l'honneur d'annoncer au public qu'ils leur MUSÉE s'ouvrira pour la saison.
Vendredi, 24 Novembre 1859,
et représentations tous les jours, les soirées et les jours réguliers seront jamais vile venue en Amérique. Leur collection est TOUT A FAIT NOUVELLE: elle comprend 3 Ménageries, 3 Jardins, 3 Jeux de toutes les espèces, 3 Jeux de toutes les espèces, 3 Jeux de toutes les espèces